

Tabucchi prétend

Autor(en): **Froté, Vincent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **115 (2012)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550123>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tabucchi prétend

Vincent Froté

Antonio Tabucchi est né en 1943 à Vecchiano, près de Pise. Il nous a quittés le 25 mars 2012 à Lisbonne et il repose au Cimetière des Plaisirs de cette ville qui abrita le tombeau de Requiem, une de ses œuvres majeures. Tabucchi est mort le jour de l'Annonciation, fête qui lui était chère, car il croyait aux Anges et aimait la peinture de la Renaissance italienne.

Je l'ai rencontré une après-midi du Noël 1996 à Lisbonne et cette rencontre m'a transformé à jamais, particulièrement le souvenir de cette fulgurance assénée au contour de l'entrevue, phrase qui m'a toujours poursuivi : *Le doute est bon conseiller*. C'était une rencontre irréaliste dans une Lisbonne irréaliste, un peu comme si j'étais entré dans les Limbes... Il m'a transmis quelque chose que je ne peux décrire, mais disons qu'il a été une sorte de médium, un médium littéraire en quelque sorte qui m'a mis en situation d'écriture.

Curieusement, de retour à Tokyo, où j'habitais alors, c'est dans un restaurant africain que je m'étais mis au travail de réécriture de ces propos que j'avais notés à l'aide d'un crayon de papier dans son appartement de la rua do Monte Olivete, près du Jardim botânico.

Quand je lui ai dit que j'écrivais une petite nouvelle dont il était le personnage principal, il a tiqué, m'accusant même de vouloir lui voler sa personnalité. J'ai donc décidé de lui faxer le texte et quelle n'a pas été ma surprise de recevoir en retour un message : *Publiez comme ça, c'est magnifique, je me suis beaucoup amusé à devenir un personnage de nouvelle*. Et il m'a envoyé un exemplaire de «Petits malentendus sans importance», première traduction de ce recueil de nouvelles qui allait devenir «Petites équivoques sans importance» sous la plume traductrice de Bernard Comment.

Nous nous sommes revus durant toute une semaine à Tokyo avec Marie-José de Lancastre, sa belle et élégante épouse portugaise, spécialiste de Pessoa. Une vraie amitié est née et il ne manquait pas de m'appeler quand il venait à Paris ou ailleurs plus près de chez nous.

J'ai retrouvé cette petite nouvelle-interview et je tenais à lui rendre un dernier hommage en la publiant dans les *Actes*.

Qu'il repose en Paix, lui qui a été son messenger !

D'aucuns prétendaient qu'à cette heure l'avion de Paris serait en retard et que le passager lirait un Requiem¹ en l'honneur des disparus et des vivants.

Tu te trouves à Lisbonne... l'aéroport. Tu changes un billet de 10000 yens dans la machine automatique. Tu ne connais pas le cours de l'es-cudo. Tu montes dans un taxi vert. Le ciel est présent, insondable, mais léger, incalculablement bleu, azuré. Tu lis ton Requiem, la Pensao Isadora existe, praça da Ribeira², tu le sais. Tu arrives, le taxi te dit : il n'y a jamais eu de Pensao Isadora... Tout à coup, tu entends des voix portées par quelque chose, impossible de dire quoi³ : Isadora, nulle part ailleurs. Tu descends dans un hôtel sordide, non loin de la gare du Roussio, tout cela te rappelle étrangement l'hôtel Kajuraao de Bombay, nocturne portugais qui t'enveloppe de son implacable destinée⁴. Tu observes ton attaché-case, tu doutes de toi, comme Xavier de Rossignol⁵. La pension est sourde, froide, impersonnelle. Tu penses à Isabel, à Tadeus⁶, aux personnages qui sortent des tombeaux. Le téléphone sonne. On te demande, c'est le senhor Tabucchi. Il te parle : la pensao Isadora n'existe pas, Requiem est une hallucination. Mais tu rêves, encore des voix : A minuit, dans le quartier d'Alfama. Tu penses à cette fille qui bavait sur tes paumes, gare de Santa Apolonia, crachats glauques, crise d'épilepsie que tu as réussi à convertir en rapport humain. Tabucchi dit finalement : *A trois heures chez moi. En attendant, je vous ai trouvé une autre pension au-dessus de la moyenne pour des prix en-dessous de la moyenne.*

Tu sautes dans un taxi jaune ou orange, tu ne sais plus. Tu montes les escaliers essoufflé, transpirant ton sumol⁷ du petit-déjeuner. Lisbonne est rayonnante en ce Noël de l'année 1996.

L'homme t'attend sur le pas de la porte en compagnie de sa charmante épouse. Tu trembles, es-tu fatigué, est-il fatigué ? Il a une coupe de champagne à la main et toi, tu te retrouves devant une bouteille de cognac, estampillée «Amitiés littéraires», et des petits biscuits portugais. On te fait asseoir, tu observes le portrait de Fernando Pessoa dans le salon, une aqua forte ? une lithographie ? un dessin au fusain ? Tu ne te rappelles plus.

Alors, tu peux commencer à aligner des mots, à construire une histoire et pourquoi pas pasticher. Tout ce qui s'est passé avant n'était probablement qu'une petite équivoque sans importance⁸... les trains vont à Lisbonne, les avions aussi⁹. Il te semble entendre du fado, Amalia Rodrigues ou celle qui chante Pessoa, comment s'appelle-t-elle ? Ah oui, Dulce Pontes.

Tabucchi prend une cigarette, la tourne avec ses doigts fins, la repose sur la table. Tu le vois jouer avec des filtres en plastique. Tu t'inquiètes : mettre un filtre sur une cigarette double filtre, toi, fumeur de havanes. L'homme peut-être n'aspire-t-il que de l'air ? L'atmosphère est lourde d'une imprécise angoisse¹⁰.

Maintenant, tu joues le tout pour le tout, tu poses ta question, tu y as réfléchi : Comment devient-on écrivain ?

Le hasard, répond Tabucchi, je n'avais jamais eu la moindre intention ou velléité de devenir un écrivain public. Je passe ma vie en ville l'été et l'hiver, à Lisbonne plus exactement. Le reste du temps, je séjourne dans la maison de mon grand-père, près de Pise, en Toscane ou bien je déambule dans les rues de Florence ou de Paris. Je dois simplement confesser que j'écoute beaucoup et que cette disponibilité m'a donné en retour l'envie de raconter. Mon grand-père, anarcho-syndicaliste, m'a souvent parlé de ces hommes, ses camarades qui, en quelque sorte, n'ont pas pu écrire leur histoire. Mon grand-père fut un grand narrateur et j'étais pendu à ses lèvres. Et puis, il y a eu les écrivains suisses, Enrico Filippini et Max Frisch, qui ont été d'autres initiateurs. Tout cela, ça a donné un manuscrit, perdu dans un tiroir pendant trois ou quatre ans et retrouvé presque par inadvertance. Ce livre semblait me parler et me demander de l'achever : ce fut Piazza d'Italia¹¹.

Tabucchi semble maintenant plus à l'aise, il lisse ses moustaches, les mots coulent sur ses lèvres, il salive en dégustant son champagne. Une gorgée suivie d'une autre. Gourmet, te dis-tu, friand de tout. Il lance de temps en temps un regard tendre et malicieux à Marie-José, son épouse portugaise, avec laquelle il a écrit sur Pessoa.

D'une certaine manière j'ai eu peur, un certain instant j'ai douté et puis je me suis rendu compte que l'écriture était une forme de psychanalyse.

Un fragment d'une autre interview te revient en mémoire : *Si je n'étais pas écrivain, j'aurais une maladie du cœur ou des larmes plein les yeux.* Tabucchi croit aux fantômes, métaphore inéluctable de l'être humain. Des images te submergent. Y aurait-il deux Tabucchi comme il y eut quatorze Pessoa ?

Pessoa est un personnage que j'ai intégré, une présence bienveillante, émotionnelle, existentielle, qui est devenue partie intégrante de ma destinée.

Tu te dis qu'il prétend être un écrivain italien, mais, s'il était portugais ? Il recherche des instantanés, des rats morts¹². Il a horreur des clichés et cependant il s'enivre de métaphores. Il est éminemment photogénique mais tu as oublié ton appareil photo. Après tout, cette entrevue, il te l'a dit, est informelle, un espace qui te laisse clos et béat. L'homme vit une continuelle insomnie, surtout éveillé. Il te regarde, allègre, évident, moins sûr de ta présence que tu peux être de la sienne. Il faut continuer, appeler d'autres symboles à la rescousse. Miraculeusement, réapparaissent des personnages qui te troublent. Où es-tu Isabel ? Dans le quartier d'Alfama, dans le Bairro Alto ? Il faut avoir le courage de dire la vérité, de l'écrire sans détour. Pessoa est passé sur lui comme passent les cigognes. Et voilà qu'il parle de nouveau.

Pessoa est devenu mon médium. J'ai fait l'expérience d'un fétichisme personnel, absent de toute mythologie. Je l'ai traduit en italien, depuis le drame Le Marin en 1970. Je connais tout de sa vie, je peux la raconter sur le refrain de Pereira¹³. Je suis aussi devenu son médium en tant qu'écrivain. Je ne vais plus sur ses traces au café A Brasileira.

Décidément, il semble y avoir une révolte contre les dieux dans cet homme-là, une urgence dans l'écriture, mais aussi une discipline dans le style.

Pessoa, après tout, comme Kafka et Beckett, est un écrivain peu fréquentable, il impose une inquiétude à la limite du supportable. C'est pourquoi je prends des précautions, j'utilise des anticorps dans mes rapports avec lui. Je lui dis : je suis actif, reste passif, je l'utilise. Il faut que je me défende.

La pièce est enfumée, les volutes au plafond te rappellent celles de l'encens indien. Sans aucun respect de la chronologie, en totale diachronie, l'urgence d'une nouvelle question t'interpelle... Que devient Rossignol, Xavier, Mister Nightingale, que deviennent ces destinées que Tabucchi a semblé un peu cruellement vouloir laisser en suspens.

Pour le moment, je ne veux pas savoir ce que devient Xavier. Je parle avec lui comme avec tous mes personnages qui se rencontreront peut-être un jour. J'ai lancé la balle au lecteur, il doit participer au jeu. La littérature doit éveiller les consciences, non les épaissir. Il y a définitivement une responsabilité du lecteur. Je n'aime pas les héros qui imposent une finalité à l'histoire. Ils tombent souvent sous le poids des stéréotypes, alors que la métaphore, c'est tout autre chose.

Tu veux en savoir plus, «Nocturne indien» et «Pereira prétend» ont été adaptés au cinéma, alors tu te dis que Tabucchi a certainement été déçu de voir ses personnages volés par la caméra.

Non, pas le moins du monde. Les films me trahissent, ils remplissent des espaces vides de manière didactique. Les livres, voilà la véritable métaphore. Etre trahi à l'écran par un «thriller», comme Corneau l'a fait avec «Nocturne indien», Xavier métamorphosé par Jean-Hugues Anglade, cela m'a beaucoup plu parce que c'est une trahison. Ne mélangeons pas les genres. Et puis, dans le film, il y a une scène tirée des «Petites équivoques sans importance», plus exactement la nouvelle «Les trains qui vont à Madras» et le personnage inquiétant de ce juif malheureux, l'homme qui a perdu son ombre¹⁴. Et j'aime tellement le cinéma, particulièrement Rashomon de Kurosawa.

Une autre question te brûle les lèvres : Tabucchi serait-il un inguérissable romantique ?

Pas exactement, quand on tient compte des dangers du romantisme débridé. Les grands mouvements nationalistes naissent dans les périodes de décadence romantique. Là, une multitude de symboles est utilisée avec une abstraction très forte de manière douteuse et erronée. Le drapeau national, l'hymne national sont des exemples frappants. Voilà un citron

portugais. Tabucchi se saisit d'un énorme citron jaune orangé. On ne trouve cette espèce qu'au Portugal. Pourquoi n'en ferions-nous pas le symbole de ce pays au lieu de brandir des drapeaux comme l'ont fait les futuristes italiens, sous Mussolini.

Cela ne m'a pas empêché d'être aussi la victime de clichés faciles : particulièrement concernant cette dichotomie exacerbée entre Lisbonne et Porto. La personne qui arrive de Lisbonne à Porto y arrive presque toujours bourrée de préjugés : Porto, ville bourgeoise, ennuyante, sérieuse, etc... Tout cela participe d'une anthropologie réductrice tenant très peu compte des spécificités. Finalement, je trouve que Porto est une ville très ouverte, libérale, qui possède énormément de charme.

Tabucchi allume une autre cigarette et, soudain, la forme de son visage, la façon de tenir ses filtres, ses yeux malicieux, tout te rappelle Joyce en lui. Et si tu étais en face d'un écrivain irlandais...

Le soleil envoie ses derniers rayons qui s'écrasent ostensiblement sur le cristal de sa coupe de champagne. Tu sais déjà qu'il est l'heure de prendre congé. Plus loin, les lumières discrètes des boîtes de fado t'attendent dans le Bairro Alto. Tu as communiqué avec l'algèbre étrange du plus grand écrivain italo-portugais vivant. Dehors, autre métaphore, le Tage scintille tel un diamant dans la nuit portugaise. Tu iras plus tard à Alfama à la recherche d'Isabel, elle doit encore y être avant que Tabucchi ne l'envoie en plein Algarve. Algèbre, Algarve, Alfama, Algérie. Es-tu sûr que Tabucchi n'est pas le double d'un poète arabe ?

Tu lui serres la main, salue poliment son épouse et son fils. Déjà, il te raccompagne vers l'étroite cage d'escalier. Un dernier salut à Pessoa, aux trois derniers jours de sa vie¹⁵. Tu te retrouves sur le pas de la porte.

N'hésitez pas à m'appeler pour tout renseignement pouvant vous être utile. Ne ratez surtout pas « La Tentation de Saint-Antoine » de Jérôme Bosch au Museo Antico. Et puis, sachez que quand je me rends à Zurich, je vais toujours me recueillir sur la tombe de James Joyce. Vous êtes suisse n'est-ce pas ?

Soudain, l'ombre de Tabucchi se dissout dans le cosmos portugais. Tu penses aux écrivains qui ont jeté leur dernière carte, qui ont joué leur dernière métaphore dans le trou insondable du suicide : Pavese, Zweig, Primo Levi. Tabucchi, lui, est bien vivant, tu en es persuadé. Il vit, il vivra. Un homme comme ça, c'est le Nobel ou rien.

Vincent Froté est né à Miécourt en 1958. Il étudie au progymnase et au Lycée cantonal de Porrentruy. Bourlingueur, il voyage aux Etats-Unis et en Amérique centrale en 1978 et en Asie entre 1981 et 1984, année durant laquelle il s'installe à Tokyo où il vivra vingt ans. Passionné de littérature, il sera lecteur du département de langues et littératures à l'Université de Hosei et directeur des études dans une école de langues. Il a épousé une Japonaise.

NOTES

¹ «Requiem» seul livre selon Tabucchi qui ne pouvait être écrit que directement en portugais. Folio N° 4383.

² Cette pension est mentionnée dans «Requiem».

³ Titre d'une nouvelle de «L'Ange noir» «Voix portées par quelque chose, impossible de dire quoi». Folio 4613.

⁴ «Nocturne indien». Evocation. Adapté à l'écran par Alain Corneau avec Jean-Hugues Anglade dans le rôle de Xavier. 1989.

⁵ Rossignol apparaît dans «Nocturne indien». 10/18 N° 1916.

⁶ Tadeus et Isabel sont des personnages de «Requiem».

⁷ Le sumol d'ananas ou d'orange est une boisson aromatisée de ces fruits, très sucrée. Voir la traduction des menus de «Requiem» par Bernard Comment.

⁸ «Petites équivoques sans importance» Recueil de nouvelles. Traduction revue par Bernard Comment. Folio 4609.

⁹ Evocation de la nouvelle «Les trains qui vont à Madras» in «Petites équivoques sans importance».

¹⁰ Traduction du japonais «Bakuzen to shita fuan». Derniers mots d'Akutagawa avant son suicide.

¹¹ «Piazza d'Italia». Folio 4818

¹² Mots de Xavier dans «Nocturne indien». Xavier cherche des rats morts.

¹³ «Pereira prétend». Folio 5096. Adaptation au cinéma de Roberto Faenza avec Marcello Mastroianni dans le rôle de Pereira.

¹⁴ «Les trains qui vont à Madras» in «Petites équivoques sans importance». Voir aussi «L'étrange histoire de Peter Schlemihl» d'Adelbert von Chamisso, Folio 5166, ainsi que le film «Nocturne indien» de Corneau.

¹⁵ «Les trois dernier jours de Fernando Pessoa, un délire». La librairie du XX^e siècle, Seuil.